



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 2 près le passage de l'Opéra.
Redingote en Drap imperméable doublée en Serge Anglaise. Pantalon
maringo agrafé devant.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra.
Chapeau de gros de Naples, Robe de Drap d'Athènes de M^{me} Michel
rue Neuve des petits Champs N^o 33.

10/0/

(VII^e ANNÉE.)N^o XXIII.—TOME XIII.

177

25 OCTOBRE 1827.



PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES,

Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

Prix de l'abonnement	{ pour trois mois.....	9 fr.
	{ pour six mois.....	18
	{ pour l'année.....	36

50 cent. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. id. pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

MODES.

LA comédie bourgeoise est un des plaisirs les plus agréables de nos salons d'hiver; depuis quelques années elle a repris son empire et détrôné les charades en action, qui prêtaient peu aux développemens de l'esprit, et jetaient le trouble et la confusion dans la maison où elles étaient jouées: avant la révolution, Marmontel avait mis les proverbes à la mode, le goût du

théâtre généralement répandu avait introduit dans toutes les sociétés l'habitude de jouer la comédie, et il n'y avait pas de fête complète sans la représentation de quelques actes. Sous l'empire, la comédie bourgeoise était tombée en discrédit : quelques jeunes gens, la plupart des classes inférieures de la société, se réunissaient dans la petite salle du célèbre Doyen, et écorchaient à grands cris les beaux vers de Racine ou de Voltaire ; mais le goût de ces représentations n'était pas encore remonté jusqu'au grand monde. Il y est aujourd'hui revenu, le bon goût qui distingue notre époque s'y est attaché, et la simplicité de ces représentations y répand beaucoup de charme et de gaîté.

Telles sont les réflexions qui me revinrent à l'esprit en entrant, il y a quelques jours, chez la jeune baronne de C*** que je trouvai devant sa glace, habillée comme une soubrette de comédie, avec le petit tablier de mousseline, et les poches entourées de rubans de soie rose. « Que signifie ce costume ? lui dis-je. — C'est, me répondit-elle, mon tablier de Lisette que j'essaie. Nous jouons, dans quelques jours, un proverbe, et je regardais comment m'irait l'habit que mon rôle m'oblige à prendre. » Au même instant, entre dans le salon le mari de la baronne, colonel dans un régiment de la garde. Il avait la veste et le gilet de bure d'un paysan ; il devait jouer un rôle de jardinier, et je vis que chacun, déposant l'étiquette de la mode, jouissait à l'avance du plaisir que devait leur donner l'innocente distraction de la comédie bourgeoise.

— Quelques chapeaux en velours noir sont ornés de quatre aigrettes noires, deux placées du côté droit, au haut de la tête ; les deux autres du côté gauche et inclinées sur la passe. Plusieurs chapeaux en velours noir sont liserés en satin rose. Du reste la saison n'est pas encore assez avancée pour préciser sans retour la forme et le genre des chapeaux en velours noir, et nous ne pouvons encore annoncer que ce que promettent les préparatifs que nous apercevons dans nos plus grands magasins.

— On voit des chapeaux habillés se porter sans brides aux spectacles. Leur forme est moins volumineuse que cet été. Des blondes, d'une hauteur extrême et d'un travail parfait, voltigent dans toutes les premières loges qui chaque

semaine se remplissent d'élégantes attirées par les accens de M^{lle} Smithson. De grandes plumes plates blanches indiquent presque toujours l'apparition des femmes de bon ton. Les jolies physionomies ont déjà recouru aux bérêts si favorables à la grâce et à la coquetterie. Cette charmante production du caprice et de la mode se reproduira encore cet hiver dans toutes ses formes, dans toute son élégance, et nous promet plus d'un joli modèle que nous nous empresserons d'offrir à nos abonnées.

— Toutes les femmes bien mises nouent leurs ceintures par devant; elles sont en larges rubans de gaze brochée sur des robes d'étoffes légères; en tissus de soie et or sur les robes d'étoffes riches.

— Les mérinos que l'on commence à employer sont, pour la plupart, de nuances grises; les plus tendres sont les mieux portées. Elles ont presque toutes jusqu'ici un grand volant à double et triple tête. D'autres sont garnies de deux biais découpés en pointes vers le haut; ces pointes se séparent au milieu et se recourbent en limaçon de chaque côté, ce qui remplit élégamment le vide d'une pointe à l'autre. Nous avons vu une robe de popeline rose brochée garnie ainsi par deux biais; chaque pointe de ces biais était fixée par un nœud formé de trois coques; ces nœuds étaient en étoffe pareille à la robe, coupés en biais et liserés en satin. Le corsage drapé était attaché sur les épaules par des nœuds de satin, et une longue ceinture de satin rose était nouée sur le devant de la taille.

— M^{me} R***, dont les décisions ont fait poids dans la mode depuis plusieurs années, a paru dernièrement aux Tuileries avec une blouse de cachemire bleu-ciel, dont le bas était brodé en soie blanche représentant des dessins de bas-relief; la taille était marquée par une large ceinture de satin blanc nouée par devant. M^{me} R*** avait sur le cou une demi-pélerine, ornée par trois rangs de mousseline plissée, qui correspondaient avec des pantalons aussi en mousseline plissée, qui passaient d'un demi-doigt le bas de la robe. Son chapeau, en gros de Naples blanc, était orné de deux paquets de petites plumes plates bleues, l'un posé au haut de la tête, l'autre sur la passe. Point de bracelets; mais un très-haut poignet, orné de trois rangs de

jolis boutons en argent mat; un petit sac en moiré bleu, garni de chaînes et glands d'argent, et enfin de charmantes petites bottines cendrées complétaient ce costume, qui fut généralement remarqué.

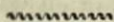
— On voit aux promenades beaucoup de petits garçons habillés avec de larges pantalons blancs, en basin uni et froncé tout autour, une petite veste ronde en drap bleu-flore, un béret à large tête unie en mérinos amaranthe.

— Les petites filles toujours en pantalons et robes pareilles, chapeaux à la *Pamela*, ceintures nouées derrière, fichus noués en cravate autour du cou, bottines en toile écrue.

— C'est une fureur que les bijoux noirs : le jais, le fer et toutes les compositions noires s'emploient dans toutes les formes. Chaque boutique de nos bijoutiers semble être une boutique consacrée au deuil : on voit des colliers en camées noirs, ou des chaînes croisées dans tous les sens, ou des perles formant dix tours sur la poitrine, puis les sévignés, les nœuds, les épingles, les lorgnons, les chaînes de montre, les bracelets, les peignes, les bagues, enfin tout se trouve souvent être en noir dans la toilette d'une élégante, excepté une jolie robe rose ou bleue, que l'on a toujours soin de mettre pour contraster avec le lugubre appareil de ces bijoux.

— Les livres de messe portés par les plus grandes dames se ferment comme ceux à la mode il y a soixante ans : deux petites serrures en or aux deux extrémités du livre, et quelquefois un beau diamant pour indiquer le ressort.

— Dans les plus élégans salons il est d'usage maintenant d'avoir autant de coussins pour les pieds que l'on compte de fauteuils, et en sus une couple de tabourets sur pied.



UNE SOIRÉE D'AUTOMNE.

Mon jeune ami écartait les branches qui s'entrelaçaient devant moi, son pied arrêtait les ronces qui s'attachaient à ma robe, son souffle enlevait la feuille desséchée qui parfois tombait sur mon front : l'amitié nous entourait de ses douces préoccupations : son influence bienfaisante nous faisait trouver du charme jusque dans l'agonie des beaux

jours, et le déclin de la nature, les sombres brouillards de l'atmosphère, l'aspect de ces vieux arbres, nous remplissaient d'une mystérieuse et agréable émotion.

« Vois-tu, Ernest, dis-je, après avoir franchi les limites de la forêt, vois-tu les larges fossés, les ponts gothiques, les tourelles rembrunies qui garnissent cet antique château. C'est là peut-être, si le destin nous eût fait naître quelques siècles plus tôt, c'est là que se seraient écoulées nos jeunes années et que nos cœurs se seraient ouverts aux premières émotions. Tantôt, souverain bienfaisant, tu eusses répandu la joie et l'abondance parmi tes vassaux respectueux : tantôt, guerrier intrépide, le casque en tête, le gantelet à la main, tu eusses défendu sur ces tourelles les vieilles armoiries de tes ancêtres, et puis revenant chaque soir, fier de tes exploits ou heureux de tes bienfaits, tu eusses cherché ton amie dans les vastes galeries du château. Ah ! sans doute, tu l'aurais trouvée partout où tu devais passer ; partout... excepté toutefois dans ces profonds souterrains, où, sans doute, il y a deux siècles comme aujourd'hui, sa frayeur ne lui eût pas permis d'entrer ».

En nous entretenant ainsi nous étions arrivés dans la cour du château. M^{me} R***, à qui nous venions faire nos adieux de campagne, vint au devant de nous et nous introduisit dans son salon, où, en présence des vieilles tapisseries de ses aïeux, nous retrouvâmes toutes les mœurs du jour, arriérées seulement un peu par la distance où nous étions de la capitale. Quelques femmes de moyen âge s'entretenaient de *Cécile*, de *Moïse* et des croix à *la Jeannette*, comme d'une apparition de vingt-quatre heures. Plusieurs hommes, réunis dans un coin, parlaient chasse, pêche et vendange, discutaient sur les Grecs, les listes de jurés et les Osages, et discouraient, d'après les journaux, sur l'*Histoire de Napoléon* qu'ils n'avaient pas lue ; une petite femme, à qui l'âge avait laissé toute la vivacité de ses grands yeux noirs remplis de feu, et enlevé en même tems toute prétention, cherchait au fond de sa tabatière la fève tonka, dernier aliment des illusions de son cerveau : une jolie petite fille prenait son élan pour sauter sur les genoux de sa jeune mère, dont la douce candeur laissait voir qu'elle n'imaginait pas au monde d'autre bonheur que le sourire

d'un mari et le baiser d'un enfant ; plus à l'écart, une jeune fille aux grands cheveux blonds, aux beaux yeux noirs, s'appuyait sur le bras d'un élégant militaire, qui pour un jour semblait avoir échangé le casque du guerrier contre l'innocente pannetière du villageois. L'un et l'autre regardaient attentivement un panneau de la tapisserie sur lequel étaient figurés un tigre, un buisson et un amour ; nous étions arrêtés à considérer tous ces groupes, lorsqu'on annonça l'arrivée de la comtesse de V***.

La comtesse venait nous présenter sa fille, arrivée de Paris le matin. Cette apparition fut un événement pour le salon, et changea la disposition de tous les esprits. La tournure de la fille de la comtesse, la pose de son chapeau, les nuances de ses rubans furent observés au même instant par toutes les femmes, et ses manières étrangères, sa physionomie mobile et spirituelle, la vivacité de sa conversation, peut-être même un air de coquetterie, suffirent pour distraire l'attention de tous les hommes. Un seul sans doute devait rester inaccessible à l'attrait qui agitait toute la société ; mais le jeune militaire avait déjà apporté au fond de la campagne les mœurs des boudoirs de la chaussée d'Antin ; soumis malgré lui à l'entraînement de la nouveauté, il venait de détourner la tête, et, par une funeste distraction, désignant le tigre au lieu de montrer l'amour : « Voilà, disait-il à sa jolie compagne, voilà la puissance qui a créé notre bonheur et qui devient pour jamais le garant de la constance de mon cœur ».

Le reste de la soirée fut employé aux récits de la fille de la comtesse : elle sut, en parlant des modes, stimuler l'intérêt de toutes les femmes, au point de les engager à essayer tour à tour son fichu, son chapeau, sa ceinture : toutes les nouvelles de Paris vinrent satisfaire la curiosité générale, et je me retirai en comparant les vieux souvenirs du manoir où nous étions avec tout ce qui s'était passé dans cette soirée d'automne.

~~~~~

#### MÉLANGES.

— La Comédie Française vient de reprendre l'*Ecole des Vieillards* qui n'avait pas été jouée depuis la mort de Talma. Lafon a fort bien joué le rôle de Danville, mais il n'a point



fait oublier qu'un autre avant lui avait créé ce rôle et avait su y développer toutes les ressources du génie.

— *Nelly* a été joué à la Gaité. Son succès n'a pas répondu aux espérances qu'il avait fait naître. Cependant ce mélodrame sera vu avec intérêt, et permettra à l'administration de préparer sa revanche.

— Le 19 de ce mois, jour anniversaire de la mort de Talma, les restes de ce grand acteur ont été retirés de la place qu'ils occupaient provisoirement, pour être transférés dans le terrain acquis avec les fonds de la souscription publique. Un grand nombre d'artistes et d'hommes distingués, dans tous les genres, assistaient à cette cérémonie. Les acteurs anglais s'y étaient tous rendus, et plusieurs se sont précipités sur le corps de Talma pour prendre quelques fragmens du drap qui entourait le cercueil.

— On dit que *le Vétéran* a déjà produit 175,000 fr. au théâtre du Cirque Olympique. On y prépare *les Grecs*, mi-mélodrame où doivent paraître deux dromadaires, et *la chasse au tigre*, où l'on verra un tigre apprivoisé.

— *HARALD ou les Scandinaves*, tragédie, suivie d'observations historiques et dramatiques, par *Pierre Victor*; deuxième édition (1).

L'ouvrage, dont nous annonçons la deuxième édition, s'est mieux vendu à l'étranger qu'en France, où l'histoire des Scandinaves n'est pas encore assez connue, pour inspirer l'intérêt qu'elle mérite. L'auteur a reçu, dit-on, de S. M. le Roi de Suède, pour prix de la dédicace qu'il lui en a adressée, une bague enrichie de diamans. Nous ne parlerons point de la tragédie, que ce peuple remarquable a inspirée à M<sup>r</sup> Victor, elle a été jugée par le public et par les journaux, avec les égards dus à un acteur-auteur, et douze représentations successives en ont confirmé le succès. On s'étonne de ne pas voir reprendre à l'Odéon une pièce qui ne serait pas de trop dans son répertoire, depuis que nos anciens chefs-d'œuvres lui sont interdits. Nous porterons notre examen sur les observations préliminaires et les notes qui l'accompagnent, et qui forment une bonne moitié du volume. Elles joignent au

---

(1) Chez Barba, libraire, Palais-Royal; Laforest rue des Filles-St.-Thomas, et Dondey-Dupré, rue Richelieu, n<sup>o</sup> 47 bis.



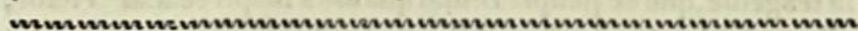
mérite de l'intérêt celui d'une utilité réelle. M. Victor a pu y peindre les anciens hommes du nord, leurs mœurs et leurs usages, avec une liberté et une hardiesse qu'un premier essai lui défendait sur la scène. Elles peuvent inspirer des ouvrages propres à étendre un jour notre littérature dramatique, et les détails, dans lesquels entre M<sup>r</sup> Victor, donnent une idée des ressources que la Scandinavie offre à la fois au poète, au peintre et à l'historien. A l'appui des observations préliminaires, viennent des notes pleines de faits curieux, d'extraits piquans, puisés dans des auteurs généralement inconnus chez nous. Si nous voulions citer tout ce qui pourrait plaire à nos lectrices, nous aurions beaucoup à faire, nous renvoyons à l'ouvrage même. Aucune pièce de théâtre n'avait encore été imprimée avec autant de luxe; elle est ornée de vignettes charmantes gravées par Thompson sur les dessins de Deveria.



#### ANNONCE.

LE TRÉSOR du comte de Saint-Germain pour conserver les cheveux, et les empêcher de blanchir, qui se vend au seul dépôt chez M. DE BIERNE, à la Mère de Famille, rue du Helder, N<sup>o</sup> 1, est une des plus riches conquêtes de la toilette, dont les suffrages du public constatent les succès, c'est un des secrets du fameux comte de St-Germain, Alchimiste si renommé de la cour de Louis XV.

Des mémoires du temps citent plusieurs femmes célèbres par leur esprit et leurs beaux cheveux, qui se servaient de cette liqueur, dont aussi l'usage fortifie les nerfs et maintient le cerveau et l'esprit dispos. Elle rafraîchit et nourrit tellement les cheveux, qu'elle en arrête la chute. Elle les fait croître, les empêche de blanchir, conserve leur couleur primitive, leur donne de l'éclat, et les fait friser merveilleusement. Pour empêcher les contrefaçons, l'étiquette de chaque bouteille porte les lettres initiales du propriétaire: H. F. R.



On s'abonne aussi: Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du *Petit Courrier des Dames*, Rue Richelieu, N<sup>o</sup> 47 bis, et rue Saint-Louis, N<sup>o</sup> 46, au Marais, à Paris.

Chez tous les libraires et imprimeurs des départemens, et chez les directeurs des postes.

A Amsterdam, Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

A Londres, Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au Salon Littéraire, à Strasbourg.

*A ce Numéro sont jointes les Planches 507 et 508.*

---

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St. Louis, n<sup>o</sup> 46, au Marais.